

RENÉ BAZIN

# L'Enseigne de vaisseau PAUL HENRY



D'APRÈS LE PORTRAIT DE GUILL. ALAUX

NOUVELLE ÉDITION  
AVEC ILLUSTRATIONS

Éditions Saint-Rémi  
– 2008 –



## PRÉFACE

Désormais le nom de Paul Henry est acquis à l'histoire militaire de notre pays. L'enseigne de vaisseau qui a commandé, au nom de la France, un détachement de marins français, défendu un poste où flottait le drapeau français, soutenu un siège de deux mois, sauvé trois mille personnes, et qui est mort au moment où les alliés allaient entrer dans Pékin, aura sa page glorieuse dans les annales de notre marine. Il aura aussi le souvenir attendri des âmes qui sauront ou qui devineront à quelles sources cet enfant avait puisé la force calme, le mépris du danger et, mieux que cela, la joie devant le danger. On revendiquera l'honneur de l'avoir connu, d'avoir été son ami, son maître, son camarade. On dira quelle enfance et quelle jeunesse avaient préparé cette fin de vie héroïque, et la pensée de la perfection de la vie, non moins que celle du martyr final, haussera dans les esprits cette jeune gloire jusqu'à la vénération. J'ose dire qu'il en est ainsi déjà. De toutes parts l'hommage est venu à la mémoire de Paul Henry ; d'innombrables lettres ont été adressées à sa famille, par des officiers généraux de la marine, des camarades d'école, des compagnons de la campagne de Chine, de simples matelots qui aimaient leur chef, des prêtres qui l'ont connu, des religieuses qu'il a défendues et sauvées ; son nom a été cité, avec de rares éloges, dans les rapports officiels de notre ministre en Chine et du commandant Darcy ; on l'a donné à un bateau employé au service du corps expéditionnaire entre Takou et le Peï-Ho ; la promotion du *Borda*, dont faisait partie le jeune officier, les chefs et les camarades qu'il eut à bord du *D'Entrecasteaux*, ont fait élever par souscription, sur la terre de Bretagne, un monument à l'enseigne Henry ; un évêque missionnaire, à peine sorti d'une ville où il a failli périr, pressé d'y retourner par l'appel de tous les malheureux laissés derrière lui, est venu apporter son témoignage aux parents de son défenseur et leur remettre le drapeau de la cathédrale assiégée. C'est de toutes façons et de

tous côtés que la louange s'est élevée, pour affirmer que les âmes ont été émues, en face de tant de jeunesse, de bravoure, de malheur et d'honneur.

Pour moi, j'ai tout de suite pensé, dès que j'ai connu la mort de Paul Henry, qu'il fallait qu'un jour le récit fût publié de cette trop courte vie. J'ai senti que, si peu que mon effort dût ajouter à une gloire déjà acquise, il y avait, à le tenter, une sorte de devoir.

Il importait, en effet, que ces exemples et ces hommages ne fussent pas perdus. Et ce fut la première raison qui me détermina, non pas à écrire la vie de l'enseigne Henry, — mon rôle a été beaucoup plus simple, — mais à mettre en ordre le plus souvent et à résumer quelquefois les documents qui la racontent.

J'étais heureux, également, de rendre cette justice et ce dernier devoir à quelqu'un que j'ai connu et aimé, qui appartenait à une famille depuis longtemps liée avec la mienne, qui fut mon compatriote, l'ami de mon fils et le fils d'un de mes amis.

S'il m'avait fallu, enfin, une dernière raison pour m'engager à entreprendre ce travail, je l'aurais trouvée dans l'opportunité de la leçon qui s'en dégage. Il est bon et réconfortant, à une époque où les sujets de tristesse ne manquent pas sans doute, mais où ils sont trop souvent exploités comme une excuse à ne rien faire, de regarder l'exemple de ce jeune homme, qui n'a douté ni de Dieu, ni de la France, ni de ses chefs, ni de ses soldats, ni des moyens, bien faibles humainement, qu'il avait de triompher, et qui est mort sans doute, mais qui est mort victorieux, en sauvant la mission confiée à sa garde.

R. B

## L'ENSEIGNE DE VAISSEAU

PAUL HENRY

### I

#### L'ENFANCE — L'EXTERNAT SAINT-MAURILLE — L'ÉCOLE PRÉPARATOIRE DE JERSEY

Paul Henry était le second d'une famille de neuf enfants. Les autres s'appelaient : Jeanne, Joseph, Yves, Marie-Thérèse, Marguerite, Michel, Louis, Marie-Louise. Il naquit à Angers, le 11 novembre 1876. Et, de ce fait, il appartient assurément à l'Anjou ; mais la Bretagne posséderait bien quelque droit également de le compter parmi ses fils, et de revendiquer pour elle un peu de l'honneur qu'il a si hâtivement conquis.

Elle pourrait dire d'abord que la race des Henry était bretonne. Le père de Paul Henry, professeur à la Faculté libre de droit d'Angers, né à Paimpol ; le grand-père, conservateur des hypothèques à Mortagne-sur-Huisne, né à Saint-Renan, dans le Finistère ; la grand'mère, née à Pontrieux<sup>1</sup> ; l'arrière-grand-père, conservateur des hypothèques à Rennes ; le trisaïeul, qui habitait Dinard ; tous les ancêtres sans doute étaient des Bretons authentiques. Du côté maternel, l'origine était différente, et la famille de Puniet de Parry, à laquelle appartient Mme Paul Henry, est originaire du Quercy.

Mais ce n'est pas tout. La Bretagne n'a pas agi seulement sur l'âme de l'enfant et du jeune homme par les influences plus ou moins lointaines et toujours combattues de l'hérédité : elle a

---

<sup>1</sup> L'oncle de Paul, M. Léon Henry, docteur en droit et juge au tribunal de Niort, a écrit une touchante notice sur sa mère. Ces pages servent de préface à un petit recueil de poésies : *Notre-Dame de Kergonet*.

été pour lui l'inspiratrice immédiate, la confidente, le pays de prédilection, de vacances et de loisirs, celui qui a sur chacun de nous un pouvoir de formation d'une énergie plus ou moins forte, variable avec la beauté des lieux et l'aptitude des âmes pour le rêve.



La maison de Kergresq

Dans les Côtes-du-Nord et dans la paroisse de Plougrescant, qui est riveraine de la mer, il y a un domaine dont le nom frappe comme un refrain lorsqu'on parcourt le journal de Paul Henry. La maison, un long corps de logis avec une tour carrée à droite, a été bâtie par le grand-père. Les champs qui sont autour viennent aussi d'héritage. C'est le cher Kergresq, où la famille se réunissait tous les étés ; « le paradis de Kergresq, » comme dira plus tard le jeune marin, le lieu qui fut pour lui, jusqu'au premier grand voyage, le plus beau lieu du monde, et qui en resta le plus doux jusqu'à la fin. La terre, en effet, est, tout autour, verte et féconde. De l'église du village, bâtie au sommet d'une colline, un chemin creux mène au bord de la mer. On le suivait tous les jours au temps des vacances. Et la mer surtout est superbe, à l'extrémité de ce renflement que dessine la côte de France, au nord de Tréguier : on y rencontre peu de falaises élevées, mais de belles roches sombres, isolées

dans la mer ou sur la plage, comme le Karrek-Dû (la Roche-Noire), Castel-Meur, l'îlot de Notre-Dame de Kergonet, des caps de pierre dentelés, des criques pleines de galets à mer basse, pleines, à mer haute, de lames qui n'ont pas remué de vase ni de sable, et qui sont d'une transparence admirable. C'est une terre de marins : les hommes qu'elle a bercés à la chanson de son vent rude deviennent presque tous marins de l'État, pêcheurs d'Islande et de Terre-Neuve, matelots des caboteurs ou des long-courriers. C'est aussi une terre de foi. Saint Gonéri, vieil anachorète venu d'Angleterre au VI<sup>e</sup> siècle, fonda la paroisse et y mourut, et, depuis lors, l'a si bien protégée, qu'il y a peu, dans la fidèle Bretagne, de paroisses aussi fidèles que celle-là. On fait en son honneur deux pardons annuels, dont l'un s'appelle le « pardon des Cerises ». Les mendiants, qui sont nombreux en pays de Bretagne, tiennent de leurs ancêtres et répètent cette belle formule de remerciement : « Que Dieu fasse miséricorde à vos défunts ! » Et quand une misère plus rude frappe quelque famille de la paroisse, un notable se lève, pendant l'office du dimanche qui suit, et, tendant son chapeau, quête pour la maison où le malheur s'est abattu.

Le caractère de cette nature et de ce pays avait profondément frappé l'enfant, qui se sentait d'ailleurs en harmonie avec eux. Plus tard, dans ses lettres écrites de tous les points du monde, il n'y a point d'endroit qui sera plus souvent nommé que Kergresq. Il n'y a pas de souvenirs que l'aspirant de marine, que l'enseigne de vaisseau évoquera avec une plus vive émotion. Dans sa dernière campagne, au moment où il allait partir de Saïgon pour la Chine il raconte qu'il a fait une promenade à bicyclette aux environs de la ville. Vers le soir, il revient avec un de ses camarades ; la nuit tombe, ils traversent sans bruit et sans secousse une grande plaine herbeuse, et la mélancolie de l'heure, et le tintement d'une cloche, et peut-être simplement cette tristesse qui nous prend à certains moments de l'absence, évoquent dans l'esprit du jeune homme la pensée de Plougrescant. Il écrit sur son journal de bord :

Déjà le soleil avait disparu ; la douce mélancolie du crépuscule nous avait envahis, et nous roulions silencieusement, rêvant d'un autre pays, bien loin au delà des mers ; moi je revoyais nos promenades du soir à Plougrescant, lorsque nous revenions de Karrek-Dû à la nuit tombante. Souvent, lorsque nous arrivions à Kergresq, nous entendions le mélancolique tintement du Glas-noz, et cela jetait un peu de tristesse sur la bande joyeuse. Cette tristesse, je la sentis quand l'Angélus sonna à la cathédrale de Saïgon ; le son des cloches nous arrivait très doux, voilé par l'éloignement. Hélas ! je n'eus pas, pour me reconforter, le joyeux dîner de Kergresq ; mais, quand j'arrivai à bord, je me renfermai dans ma chambre, et, après avoir regardé vos chères photographies pendant quelques instants, je fis une petite prière pour supplier le bon Dieu de vous bénir tous, et aussi de nous garder toujours notre paradis de Kergresq.

Ne sent-on pas dans ces lignes la tendresse, la joie, l'intime confiance, l'intime union, le bonheur enfin dont fut enveloppée l'enfance de Paul Henry ?

L'impression n'est que juste, et ce qu'on devine était vrai.

Il eut une enfance heureuse, parce que la maison était pleine, une enfance gaie, vivante, parmi des sœurs et frères nombreux, dans un de ces nids dont le souvenir protège et sauvegarde, même après qu'on les a quittés.

Il eut une enfance chrétienne, non pas superficiellement, mais profondément et complètement.

De quelque côté que l'enfant regardât, il avait l'exemple.

Il eut aussi une enfance laborieuse. Frère aîné de neuf enfants, il sut très vite qu'il faudrait lutter, conquérir une place dans le monde et s'y maintenir. Et cela est un bonheur déjà et la plus grande chance qu'on ait de devenir un homme.

Paul Henry avait commencé à suivre de bonne heure des cours de l'externat Saint-Maurille, fondé à Angers par Mgr Freppel et confié par lui à des prêtres du diocèse. Je le revois à cette époque lointaine, avec son visage rose et plein, où luisaient des yeux qui étaient grands et très noirs sous d'épais sourcils.



Ces yeux-là disaient la droiture et la volonté ; quelquefois ils rêvaient déjà ; ils étaient gais et brillants quand ils regardaient les camarades ; ils étaient sérieux, avec une pointe de sauvagerie quand ils nous regardaient, nous qui n'étions ni de son âge ni de l'étroite famille. Et tout cela révélait le Breton de race pure.



Amiral Amédée Courbet

Déjà aussi la vocation de marin s'annonçait. L'horizon de Plougrescant, la ligne par où l'on s'en va, l'inconnu des voyages tentaient l'esprit de l'enfant. A dix ans, à douze ans, il lisait avidement les récits des voyageurs, particulièrement ceux des marins. La vie de l'amiral Courbet était son livre de prédilection. Et quand Paul Henry dessinait, sur de belles pages blanches les jours de congé, ou sur les marges de ses livres d'écolier, c'étaient presque toujours des bateaux qu'il essayait de représenter.

Au fond de son cœur il avait son projet bien arrêté. Il ne l'avouait pas encore, de peur d'effrayer ses parents ; il se sentait si aimé qu'il craignait de dire : « Je vivrai loin de vous. » Quand on l'interrogeait, il parlait vaguement et naïvement du commissariat de la marine, ayant appris qu'il y a un âge où les commissaires de la marine cessent à peu près de naviguer et dirigent dans nos ports le service de l'inscription maritime. Les parents s'y laissaient-ils tromper ? Je l'ignore. En tout cas, il fallut leur dire assez rapidement : « C'est officier de marine que

je veux être, vous comprenez bien, l'officier qui passe par le *Borda*, et qui commande la manœuvre et le combat.» Les parents ajoutèrent d'eux-mêmes, en pensée : « L'officier qui navigue toute sa vie, qu'il faut donner pour toujours à la France.» Et ils dirent : « Oui, » étant de ceux qui ne se recherchent pas dans leurs enfants.

La séparation était donc prochaine, car aucune carrière n'en demande de plus longue que la marine ni de plus hâtive. Paul acheva sa troisième à l'externat Saint-Maurille, et, à la rentrée suivante, en octobre 1890, partit pour Jersey, où les jésuites avaient établi une école préparatoire. Il avait quatorze ans. Dans la première lettre qu'il écrit à ses parents, en date du 7 octobre 1890, il annonce fièrement qu'il n'a pas eu le mal de mer, bien que la traversée ait été rude.

Aussitôt débarqués, ajoute-t-il, nous nous sommes rendus à Waverley-Terrace. Cette maison, ou plutôt ce palais, est situé assez loin du quai. Nous sommes allés à l'étude, où l'on nous a donné nos places. Je suis à côté de deux gentils camarades, de Martignac et de Metz. Après cela, nous sommes passés au réfectoire, où nous attendait un excellent goûter : hure, gâteaux, beurre, thé, etc. Comme boisson, nous avons de la bière. Je ne l'aime pas beaucoup, mais je tâcherai de m'y habituer... Nous ne sommes que cinq ou six dans la même chambre, et je me trouve très bien. Mon frère Joseph s'y trouverait moins bien que moi, probablement, car je crois qu'il y a des souris.

Cette première lettre est le début d'une correspondance qui prend de plus en plus la forme d'un journal intime, et qui ne sera interrompue par aucune maladie, aucune fatigue, aucun péril même, et dont les derniers feuillets ont été écrits au crayon, entre deux alertes, pendant le siège de l'évêché de Pékin. Grâce à ces documents, dont aucun n'a été perdu, il est facile de suivre les moindres incidents de cette carrière de marin, et de connaître l'histoire, qui n'a point été écrite pour devenir des mémoires, l'histoire toute vraie, par conséquent, d'un esprit et d'un cœur de jeune homme.

I L'ENFANCE — L'EXTERNAT SAINT-MAURILLE — L'ÉCOLE PRÉPARATOIRE DE JERSEY.....	5
II L'ÉCOLE NAVALE.....	16
III A BORD DE L' « IPHIGÉNIE » .....	25
IV A BORD DE LA « MELPOMÈNE ».....	37
V LA CAMPAGNE DE CRÈTE.....	47
VI L'ÉCOLE DES FUSILIERS DE LA MARINE — L'EMBARQUEMENT POUR LA CHINE .....	68
VII LA ROUTE DE CHINE.....	72
VIII LE SIÈGE DU PÉ-T'ANG.....	122
IX LE VŒU A SAINTE-ANNE.....	192
X QUELQUES LETTRES .....	199